

Cantate pour femmes inquiètes

Carole David, *La maison d'Ophélie*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 54 p.

Mona Latif-Ghattas, *Les cantates du deuil éclairé*, Laval, Éditions Trois, coll. « Opale », 1998, 88 p.

Danielle Fournier, *Langue éternelle*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1998, 72 p.

Hugues Corriveau

Numéro 95, automne 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37555ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Corriveau, H. (1999). Cantate pour femmes inquiètes / Carole David, *La maison d'Ophélie*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 54 p. / Mona Latif-Ghattas, *Les cantates du deuil éclairé*, Laval, Éditions Trois, coll. « Opale », 1998, 88 p. / Danielle Fournier, *Langue éternelle*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1998, 72 p. *Lettres québécoises*, (95), 39–40.

Carole David, *La maison d'Opélie*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 54 p., 12,95\$.

Mona Latif-Ghattas, *Les cantates du deuil éclairé*, Laval, Éditions Trois, coll. « Opale », 1998, 88 p., 15\$.

Danielle Fournier, *Langue éternelle*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1998, 72 p.

Cantate pour femmes inquiètes

Maison, tombeau, lieu de la langue, chacun porte sa part de tension.

POÉSIE
Hugues Corriveau

J'AI TOUJOURS AIMÉ LES LIVRES DE CAROLE DAVID. Que se passe-t-il ici pour que son tout dernier, *La maison d'Opélie*, me convienne moins ?

Sous résidence surveillée

Non pas que les pistes d'écriture ou la percutante acuité du regard posé sur cet univers familial qui est toujours présent dans les œuvres de l'auteure soient moins fortes ou édulcorées... non. C'est plutôt dans le choix d'une organisation qui me paraît trop fabriquée, trop « artificielle » que ce livre m'étonne. On dirait que David y va un peu lourdement dans l'antinomie des éléments mis en place, comme si une volonté un peu malhabile de faire choc prévalait. Par exemple, presque toutes les strophes de la première partie du recueil intitulée « En eau profonde » sont scandées par « Me voilà », « Me voilà » et « Oh ! mon dieu ! », créant ainsi un rythme qui ne s'impose pas vraiment, comme si le côté artificiel du procédé venait, dans sa ritournelle, couper à vif l'effleurement du propos. En épigraphe, David cite Anne Sexton : « Maintenant mes larmes coulent comme de la soupe Campbell. » On sait donc à quelle enseigne d'une certaine dérision s'inscrit le propos de David. Mais peut-on souscrire à des « enfantillages » comme celui-ci ?

rien n'est venu
me délivrer de ce carcan, de ces images
[...]
qui refusent de s'éteindre
qui brûlent mes journées
dites-moi : avez-vous des réserves d'allumettes ? (p. 18-19)

Pourtant, dans cet univers fracturé s'inscrit ce ton qui lui est propre quand David pénètre l'angoisse et le désir au moment de la plus banale quotidienneté :

je pourrais enfin éplucher
les pommes de terre
tranquille
sans avoir le goût du sang
dans la bouche
quand l'heure du souper s'annonce (p. 15)

Bref, il y a à prendre et à laisser dans ce recueil qui propose une deuxième partie faite de « métamorphoses » autour de titres venus de la

télévision ou du cinéma (sans grande urgence) comme « L'homme invisible », « Ma sorcière bien-aimée » ou « Canal famille », et une troisième intitulée « Mystères insolubles ». Carole David regarde le monde tout petit d'une toute petite vie, confondue aux limites d'un intérieur claustrophobique, sorte de grotte contemporaine où arrive le « publi-sac » : « Tous les jours / j'écoute Météomédia / pour connaître mon destin », écrit-elle dans une formule bouleversante et laconique. En regard de cette existence réduite viennent tout à coup des images de drogue et de mort pour que la violence contemporaine casse l'image tranquille et mortelle :

L'après-midi
elle voit des choses
que les autres ne voient pas
[...]
Cet homme
n'est pas son mari
[...]
et le sang qu'elle voit monter
la seringue piquée dans sa
cheville
est celui du Christ
mort hier soir
en rangeant les assiettes
dans le lave-vaisselle. (p. 30)

Je crois que le monde disséqué par Carole David n'a pas besoin de décoration superflue, de figures récurrentes lourdes, bien au contraire ; l'incisif et la violence latente de cette écriture trouvent mieux à s'exprimer dans une forme radicale d'énonciation, de dénonciation.

La noire mort de l'âme

Mona Latif-Ghattas nous offre aux Éditions Trois un recueil au très beau titre évocateur, *Les cantates du deuil éclairé*. Dès le départ, le ton de circonstance est donné, et il est maintenu avec une certaine force appuyée, d'où l'impression de fatalité divine qui se dégage de l'ensemble. L'auteure entretient avec la faute une relation semblable à la relation judéo-chrétienne entre la récompense et de la punition, de telle



Carole David



sorte que, dans la première partie du recueil, « La cantate de la mort courte et violente », surnagent des relents de péché. Curieuse chose, en effet : « [...] l'univers n'oubliera pas ni son pays blessé // Qui seul un jour le punira » (« Agression », p. 18) ; « Leur langue dit : Je les punis » (« L'insulte », p. 22) ; « [...] la mort à jamais restée invengée » (« La rage », p. 21). Bref, le Dieu vengeur, la punition pour la faute, cette notion du « fléau » hante ces textes dont la valeur est quelque peu étouffée sous ces contraintes morales et dichotomiques. Mona Latif-Ghattas prend à cœur le sort de l'humanité, le sort des peuples opprimés, mais je dirais qu'en parler en poésie exige plus que la douleur même, que la fulgurance des causes. Plus souple est « La cantate du deuil éclairé », imprimée en bleu (alors que la première l'était en noir et que la troisième le sera en rouge : artifice dont l'utilité ne me convainc nullement). Embarquée sur « trois bateaux pour rejoindre son port » (« Les trois bateaux », p. 33), la poète parcourt « allègre et triste » la distance qui la sépare d'une vérité douloureuse, celle des départs et des séparations, celle qui mène au delà du pays de naissance, en droit fil tendu vers cette mort chantée. « Dans le cahier qui vient de s'allumer », « Le Temps n'a que faire du temps » (p. 47), « [a]ucun tombeau muet ne résiste au chant d'amour / La pierre se descelle » (« Derniers moments », p. 51). Dans « La cantate de la souvenance et de la lumière », l'itinéraire du noir au bleu parvient à la vigueur du sang naissant, du sang originel :

*L'ai-je assez dit ici
 Dans ce livre qui d'elle respire
 Comme un poumon clair de tout résidu d'angoisse
 L'ai-je assez dit comme je la garde
 Ma rousse terre incandescente
 Diffuseuse de lumière
 Comme je la porte comme la porte mon livre
 Dans les bras de son cœur* (« Chœur », p. 66)




Trois cantates au ton différent pour un recueil d'angoisse, d'amour et de redécouverte. Recueil d'une femme troublée par l'absence et la perte, en pleine reconnaissance de soi pour que, déjà « sur [sa] peine sage / tapie dans le cahier vivant » (« Reprise II », p. 70), se saisisse la vie perpétuée.

Le doute compulsif

Danielle Fournier signe avec *Langue éternelle* son recueil le plus douloureux et le plus inquiet :

*Tu ne sais si tu es la fille ou la mère,
 l'héroïne ou le bourreau. Tu procèdes seule,
 errante divine des jours mauves brisés. Ta
 voix se rompt à des paroles blanches.*
 (p. 55)

Très beau texte, sorte de complainte, questionnement de l'existence à vif, où Fournier parvient à transcrire une inquiétude qui va aux profondeurs du sens, dans les méandres d'une âme qui cherche le pourquoi du souffle, de la vie réconciliée. « Avant les grandes tempêtes, je veux que tu saches que j'explore le mystère. » (p. 54) Recueil de poèmes en prose, recueil de la vive accession au regard sans concession, recueil d'une prononciation errante pour une identité femme. Seule et femme et sans l'autre que l'existence accapare. Femme double, torturée par cette double tension d'elle vers elle et vers l'autre, femme qui cherche dans sa redoute la présence de l'âme exacte qui fait vibrer le cœur : « Une femme dans un corps de femme continue l'œuvre de l'amour. Elle trouvera des mots apaisants qui consolent le cœur. » (p. 61) Vibration et consolation, en une autre manière, mais qui dans cette vibrante psalmodie rejoint en quelque sorte la tension de Mona Latif-Ghattas. « Je rêve d'une écriture si près de la vie qu'elle est la vie » (p. 71), avoue-t-elle au dernier texte alors qu'elle avait, d'entrée de jeu, « [...] peur de la voyance des récits » (p. 7). Danielle Fournier propose donc ici un livre d'une grande profondeur, livre qui va bien au delà du doute en trouvant, justement en trouvant, une voix et une forte sensation d'existence. 



Impression soignée
 de vos livres,
 périodiques
 et brochures
 à court et
 moyen tirages
 (couleur ou
 noir et blanc).

Nous traitons maintenant
 vos dossiers numériques à partir
 du support informatique
 et vos travaux d'impression à demande
 sur système Docutech.



**AGMV
 MARQUIS**

IMPRIMEUR INC.
 Membre du Groupe Scabrini

TÉLÉPHONE : 1-800-363-2468
 TÉLÉCOPIEUR : (418) 246-5564
 E-MAIL : agmv@agmv.com